

LE VIEIL HOMME ET LAMBERT



Jean-Marc Cormier

# Le vieil homme et Lambert

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :  
Éditions Persée – Centre Chester Carlson  
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,  
44980 Sainte-Luce-sur-Loire  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*Merci à Lisette Poulin pour ses relectures  
et à Fabrice Mahé pour sa collaboration à la recherche.*



## AVERTISSEMENT

L'auteur fait usage de vocabulaire et d'expressions empruntées au nouchi, une langue rudimentaire créée par les jeunes décrocheurs, à la fin des années 70, dans les rues d'Abidjan, capitale économique de la Côte d'Ivoire.

Langue sans structure grammaticale, le nouchi est fait de beaucoup de mots des langues apprises au collège et au lycée en Côte d'Ivoire : anglais, espagnol, allemand. Il comprend aussi des mots d'argot français et des langues de ce pays : le dioula, le bété, le baoulé... et d'autres, fabriqués par les locuteurs eux-mêmes.

C'est une langue hybride, métissée qui est rapidement devenue la langue secrète, l'argot des marginaux, des vagabonds, des loubards, délinquants et bandits qu'on appelait les bris (brigands). Le nouchi s'est vite propagé dans le milieu des élèves et des jeunes de tous les quartiers d'Abidjan.

Les notes en bas de page permettent au lecteur de ne pas s'y perdre





## I

**L'État était si corrompu qu'on pouvait sans peine y obtenir un permis de conduire valable pour les véhicules volés.**

### **Commissariat de Babikro**

**L**a scène se passe dans le bureau du jovial commissaire Lamine Basse, au Commissariat central de Babikro. Moitié diola et à demi-mandingue, originaire du sud du Suñugale, musulman par le prénom, animiste par les traditions familiales et l'environnement social et quasi chrétien par l'éducation reçue dans un collège catholique, Basse est venu en ce pays avec son père à l'âge de cinq ans. Parfaitement intégré à son milieu, il en comprend bien les codes culturels et il connaît la place de tout bon fonctionnaire dans les rouages de l'État. Il est perçu par son entourage professionnel comme un honnête homme qui, bien que porteur de quelques préjugés, montre assez d'ouverture d'esprit pour aborder plutôt objectivement une foule de réalités nouvelles... Et Dieu sait combien elles sont nombreuses au Kakaokro ! Depuis le début du vingt-et-unième siècle, des agitations politiques et sociales secouent son pays d'adoption. Son leitmotiv au travail : « Avec

de la patience et du crachat, on peut mettre un pépin de calebasse dans le derrière d'un moustique ! »

« Mais puisque je t'ai promis de divorcer dès que mon fils aura terminé ses études universitaires pour me marier avec toi », disait le commissaire Basse à la très mignonne et très jeune Aïssatou, lorsque le téléphone sonna.

— Attends-moi, un instant, s'il te plaît, ajouta-t-il d'un ton irrité.

Aïssatou fit la moue et se rassit dans le fauteuil de cuir usé, en croisant ses longues cuisses soyeuses l'une sur l'autre. Basse, que la jeune femme à la plantureuse poitrine excitait démesurément, se souvint qu'il se dirigeait à grandes enjambées vers la soixantaine. Il réprima un frisson.

— Allô ! dit-il sèchement dès qu'il eut décroché l'appareil. Puis, se rappelant que Violette, la réceptionniste, devait filtrer ses appels, il ajouta : J'avais demandé qu'on ne me dérange pas.

— Je sais, commissaire, mais c'est le ministre de l'Intérieur. Il désire vous parler immédiatement.

— Le ministre ? C'est bien, je le prends, dit Basse en posant son index de biais sur ses lèvres à l'intention d'Aïssatou, à qui il réclamait ainsi le plus parfait silence. Merci Violette.

Aussitôt, Basse sentit monter son taux d'acidité gastrique et il éructa bruyamment avant d'appuyer sur le bouton qui actionnait la ligne externe, puis sur un ton obséquieux qui frôlait la déclamation, il dit : « Mes respects, Monsieur le Ministre. Que me vaut cet honneur ? »

Le ministre représentait l'autorité suprême de la police et son irritabilité proverbiale avait entraîné tant de déboires à des collègues autrefois bien vus des hommes politiques que Basse ne voulait pas courir le risque de se montrer sous un mauvais jour. Il fallait bien que la raison de cet appel fût particulièrement importante pour que le ministre déroge à la voie hiérarchique habituelle et s'adresse directement à Basse. Normalement, il aurait dû faire appel au chef

de la sous-direction des affaires criminelles qui, à son tour, aurait exposé l'affaire au commissaire chargé de la Direction de l'office central pour la répression du banditisme (DOCRB). Ce dernier, en tant que supérieur immédiat de Basse, lui aurait ensuite transmis les ordres pertinents.

— Nous avons de gros ennuis, commissaire. J'ai demandé à vos supérieurs de ne pas se formaliser du fait que je vous appelle directement et que je vous place sous ma responsabilité immédiate pour une affaire délicate. Vous m'entendez bien, commissaire ?

— Je suis tout ouïe, Monsieur le Ministre. Soyez assuré de ma collaboration pleine et entière.

— Un citoyen canadien, arrivé le premier juin à l'aéroport, n'a jamais rejoint son hôtel. Une demande de rançon a été adressée à son frère par la voie d'un message électronique. Par le plus pourri des hasards, ce dernier se trouve être le ministre canadien des Affaires étrangères. Il nous dépêche un agent de la Gendarmerie royale du Canada avec qui vous devrez impérativement collaborer afin de faire rapidement la lumière sur cette affaire. Vous accueillerez l'inspecteur Arjun Singh à sa descente d'avion. Il arrive demain soir, à 19 h 30, sur le vol d'Air France numéro AF0702.

— Entendu, Monsieur le Ministre.

— Je ne vous en dis pas plus pour le moment. Ce policier canadien vous expliquera les tenants et les aboutissants dans ce dossier d'une importance capitale pour notre pays. Vous mettrez toutes vos connaissances à sa disposition. L'État attend de vous que cette question soit réglée sans tarder, et ce, à la satisfaction de notre partenaire canadien. Depuis les événements que vous savez (le ministre fait ici allusion au coup d'État qui a dégénéré en guerre civile et qui a divisé le pays en deux factions opposées près de sept ans auparavant), nous avons déjà du mal à maintenir un minimum de relations diplomatiques et commerciales avec le Canada. Il ne s'agit pas ici d'un fait divers, tenez-vous-le pour dit.

C'est une affaire d'État. Je compte sur votre vigilance. Je vous salue commissaire.

— Très bien, Monsieur le Ministre, dit Basse qui, jusque-là, prenait rapidement des notes, mais n'était pas parvenu à placer plus de vingt mots. Vous avez bien dit Arjun Singh ?

— C'est ça !

— Sur le vol d'Air France, à dix-neuf heures trente ?

— C'est bien ça, commissaire. AF0702. Ne me décevez pas.

— Entendu, Monsieur le Ministre. Je ferai tout mon possible.

— Il faudra faire plus...

— Bien sûr, Monsieur le Ministre !

Le ministre avait raccroché et Basse demeurait pantelant devant Aïssatou qui pressentait qu'il était maintenant malvenu de lui révéler le véritable motif de sa visite.

— Aïssa, mon cœur, il se peut que j'aie bien peu de temps à te consacrer au cours des prochains jours ou même des prochaines semaines.

— Mais Lamine, trésor, nous nous voyons si peu !

— Tu as entendu Aïssa ? C'était le ministre lui-même. Il a déjà dégommé plusieurs grosses pointures du service de police. Je vais marcher sur des œufs durant un temps certain. Il faudra que tu te montres compréhensive avec moi, tu sais.

La belle jeune femme fit le tour du bureau qui les séparait en trotinant et elle vint s'asseoir sur les genoux de l'imposant commissaire.

— Je suis sans<sup>1</sup>, mon gros ours noir. Et j'ai plus de produits de beauté. Tu vas bien me laisser quelque chose pour que je fasse des courses en t'attendant. Tu ne veux pas que je devienne vilaine comme ta femme. Non ?

— Ne dis pas de mal de ma femme, Aïssa, répliqua Basse mi-fâché, mi-suppliant. C'est la mère de mes enfants. Je lui dois

---

1 – Être sans : Ne pas avoir d'argent.

le respect. Tiens, voici trente mille francs, ma belle. Allez, laissez-moi maintenant. J'ai du travail.

— Pas sans un câlin et un bisou.

Le commissaire s'exécuta, ce qui fit monter en lui une bouffée de désir qu'il s'efforça de réprimer. Il était déjà dix-huit heures. Il avait quelques ordres à donner avant de quitter le commissariat et il fallait qu'il prépare mentalement sa femme à supporter ses absences et ses humeurs des prochains jours, sinon, elle serait de mauvais poil et elle lui ferait la vie dure pendant des semaines.

\*\*\*\*\*

L'épouse du commissaire, Edwige Oulaï, était devant son ordinateur portable. Elle s'était abonnée à la version numérique du magazine féminin *New African Woman* et expressément inscrite sur Facebook afin d'échanger avec des amies de plusieurs pays du continent africain sur tous les sujets susceptibles d'améliorer les conditions de vie des femmes. Elle avait ainsi le sentiment d'être davantage de son époque et de mieux s'intégrer au monde actuel. Elle pouvait impressionner ses meilleures amies, dont la femme du premier secrétaire du parti au pouvoir, en émettant des opinions éclairées sur tout ce qui concernait de près ou de loin les femmes africaines. Affectant presque de les connaître comme des sœurs, elle se plaisait à citer en exemple les personnalités féminines engagées dans le renouveau de leur pays respectif et la renaissance de l'Afrique.

Edwige Oulaï avait toujours souhaité appartenir à une classe sociale supérieure à la sienne. Femme de culture, elle avait lu Frantz Fanon, Mongo Beti, Ahmadou Kourouma, Aké Loba et plusieurs écrivaines, passant de Maryse Condé à Nadine Gordimer avec des haltes chez Sokhna Benga et Buchi Emecheta.

Elle s'était entichée si amoureusement du concept de négritude cher à l'homme d'État poète Léopold Sédar Senghor ainsi qu'au professeur, député, poète et auteur de théâtre Aimé Césaire, que sa propre fierté pouvait être tranchante comme une épée. Jugée trop snob pour être sincèrement aimée par ses amies, elle en était néanmoins profondément respectée pour sa culture qui constituait une mine de renseignements sur les droits, les combats des femmes, la santé, le social, l'humanitaire, l'éducation, l'enfance, l'environnement, l'histoire et combien d'autres sujets importants !

Se tenant parfaitement informée des thématiques touchant la création, les arts, la mode et même le luxe ; elle affirmait volontiers que les femmes qui créent et embellissent l'art de vivre au quotidien incarnent l'une des plus grandes richesses du continent africain. Pour conclure ses propos, elle avançait chaque fois qu'une synergie de toutes ces énergies créatrices ferait bientôt naître une nouvelle Afrique.

Lorsque Basse arriva à la maison, elle consulta sa montre et vit qu'il était un peu plus tôt que d'habitude. Au premier coup d'œil, elle constata que son homme était déprimé ou de mauvais poil.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon chéri ? Tu as la mine basse, risqua-t-elle, utilisant une expression qu'elle avait apprise d'une Québécoise, épouse de l'ex-ambassadeur du Canada et qui arrachait souvent un sourire à ce dernier. Cette fois, ce ne fut pas le cas. Devant la moue qu'il fit, elle se reprit : « Tu as l'air soucieux. Tu as des ennuis ? »

— Pas encore. Mais ça pourrait bien m'arriver, rétorqua Basse, bourru.

— Mais quoi ? Dis-moi ! Tu m'inquiètes, dit la femme, voyant que la situation était plus délicate qu'une saute d'humeur. Son homme, elle le connaissait bien. Elle partageait sa vie depuis vingt-cinq ans.

— Je dois conduire une affaire sous l'autorité directe du ministre. Tu sais comment il est, celui-là ! Il ne s'est pas gêné

pour en rétrograder plusieurs dans le passé. Je n'ai pas envie d'y laisser ma peau.

Il y eut un long silence. Si elle n'était pas femme à se montrer pleinement satisfaite de sa condition, Edwige Oulaï était encore moins disposée à accepter une quelconque déchéance de son mari.

— Tu es sérieux ?

— On ne peut pas l'être plus.

— Alors il faut prendre le taureau par les cornes. Si tu gères bien cette affaire, le contraire peut aussi arriver. Le ministre t'aidera peut-être à obtenir l'avancement que tu désires depuis longtemps, ajouta-t-elle, opportuniste.

En réalité, Basse se serait bien passé d'avancement. C'était sa femme qui en voulait toujours plus. Avec le temps, Basse croulait sous le poids de ses attentes. Lors d'une première aventure extra-conjugale, il avait senti son fardeau s'alléger. C'est ainsi qu'il avait trouvé l'excuse parfaite pour une infidélité prolongée. Avant Aïssatou, Basse n'avait profité que de deux ou trois occasions pour s'envoyer en l'air avec une jolie jeune femme qui « faisait boutique son cul<sup>2</sup> » dans un cercle réduit de fonctionnaires au sein duquel elle espérait vainement dénicher un homme à marier.

Avec Aïssatou, c'était bien différent ! La mince jeune femme dégageait assez d'énergie pour alléger la charge conjugale qui lui pesait sur les épaules et lui rendre la belle vigueur de sa jeunesse. Avec elle, il passait des moments trop brefs, mais si tendres et fougueux qu'il croyait revenir à la vie après un long coma. Voulant éviter de pousser plus loin le débat et pour ne pas risquer d'attiser les récriminations de son épouse il concéda, comme à l'habitude : « Tu as sans doute raison ».

Sa femme était une fille de bonne famille qui lui avait donné trois beaux enfants et sur qui il avait toujours pu s'appuyer pour avancer au sein du corps policier. Elle avait de la classe et elle

---

2 – Faire boutique son cul : Se prostituer.